

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 36 (1999)
Heft: 1381

Buchbesprechung: Le pain de silence [Adrien Pasquali]

Autor: Meizoz, Jérôme

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'écrivain et le verbe manquant

Tout chaud sorti de presse, le dernier livre d'Adrien Pasquali

AUTEUR D'ESSAIS REMARQUÉS sur Nicolas Bouvier ou de récits de voyage, Adrien Pasquali a publié sept romans dont certains (*Les Portes d'Italie*, 1986) évoquaient ses origines italiennes, et son enfance d'immigré en Suisse. *Le Pain de silence*, bref récit qui paraît aujourd'hui, reprend ce thème sur un plan intérieur. C'est l'histoire d'un homme devenu écrivain pour habiter un silence originel, celui de ses parents, qui l'a autrefois menacé, diminué, angoissé.

Culpabilité sociale

Le récit n'est fait que de deux phrases, monologues intérieurs sans début ni fin : l'une brode ou tisse autour de la phrase de la mère, « sans doute n'as-tu jamais été un enfant », et développe les thèmes du mutisme, de l'affection manquante ; l'autre reprend sans cesse une phrase du père, « parlez plus doucement », à travers laquelle émerge le racisme des voisins, les humiliations d'une famille d'ouvriers italiens des années 60, cette discrétion apeurée qui est le lot de tant de dominés.

Si la mère, de par sa maladie et son silence sur le passé, semble transmettre le malaise psychique qui fait de l'enfant un « bagnard jamais baigné cassant du caillou », le père, par contre, par sa fatigue de travailleur et son effacement génère la culpabilité sociale, la « faute imaginaire », la dévalorisation de soi. Le récit tourne autour du silence comme un « pain » commun ingéré par cette famille, qui se voit symboliquement privée d'interlocution :

« [...] les rares occasions où nous aurions pu nous dire quelque chose, c'était pour manger-boire, avoir la bouche pleine et donc ne pas pouvoir parler, la boucle était bouclée, la bouche aussi, et nous étions réunis, nous étions ensemble sans avoir rien de commun que nos bouches bouclées, c'est ça, chacun pour soi, tous pour personne [...] ».

Litanique et ressassant, le récit prend des refrains, parfois des proverbes savamment démontés et remontés selon les lois de la consonance. Jeux de mots pleinement motivés, virtuosité vouée à faire le tour de la pauvreté initiale des moyens de comprendre sa condition. L'écrivain

n'émerge de ce bloc de mutisme que tardivement (« je n'aurais jamais été pas-parlant dans la douceur ») en composant avec le silence, en l'utilisant plutôt que de le contrer, afin de parachever sa naissance en réintégrant le « bain » des paroles initiales. Ce qu'il nous conte en toute intimité ici, Pasquali l'avait déjà théorisé dans *Filiations et filatures*, un essai de 1991, par la notion de « creux de parole », faille

et chance pour l'écrivain de conquérir une voix propre.

D'une rare unité, dense et maîtrisée, émouvant jusque dans la ponctuation utilisée pour modeler le silence et les bribes de mots, *Le Pain de silence* est sans doute parmi les plus forts récits de cette rentrée de printemps.

Jérôme Meizoz

Adrien Pasquali, *Le Pain de silence*, Zoé, 1999, 123 p.

URBANISME

Trajectoires piétonnières

NOTRE ENVIRONNEMENT LE plus proche peut se révéler source d'intérêt. Prenons un objet apparemment simple que nous piétons au quotidien : le passage piéton. Un sociologue américain, Erving Goffman, s'était penché sur cette véritable énigme : comment les piétons et les piétonnes de base, constituant deux masses humaines qui se projettent l'une contre l'autre sur un passage piéton, comment ces fantassins du quotidien parviennent-ils à bon port, de l'autre côté, sans s'entrechoquer au milieu de la chaussée ? Mais comment donc, et par qui, les trajectoires empruntées sont-elles tracées ?

Adopter la juste trajectoire

Je laisserai planer ce mystère pour prendre la question quelques enjambées auparavant. La peur du gendarme

– ou la crainte de la collision avec de la ferraille automobilistique en mouvement – est-elle toujours suffisante pour enjoindre les piétons d'adopter la juste trajectoire, celle qui leur est réservée ?

Dans quels cas les piétons empruntent-ils un chemin non prévu, ni autorisé ?

Ci-dessous une illustration parlante tirée de la revue *Ha-*

bitation (3/98). Dans ce cas, le passage piéton est situé bien trop en retrait du cheminement piétonnier, il oblige « les piétons à [un] détour artificiel par rapport à leur trajectoire naturelle ». Résultat, les individus marchants coupent court, entre deux points choisissent la droite et donnent par là-même raison à la géométrie euclidienne. Morale, il faut observer les comportements avant d'équiper l'environnement.

Autre exemple : le chemin d'accès au bâtiment des sciences humaines de l'Université de Lausanne était bien balisé de goudron frais. Mais il serpentait serré sans raison évidente. La tentation était trop forte, toutes et tous prenaient là encore au plus court, dessinant un sentier « naturel ». Le « naturel » est officialisé : cette œuvre collective est aujourd'hui pavée. Mais les deux parcours coexistent et les chemins se croisent. cp

